

NOTRE ENNEMI, LA MORT

Nous ne trouvons pas dans l'Ancien Testament un exposé complet et cohérent sur la mort, ni une réponse aux multiples et douloureuses questions qu'elle nous pose. Les croyants de l'Ancienne Alliance s'intéressent davantage à Jahvé, le Dieu vivant, et à la vie qu'Il leur offre présentement qu'à l'au-delà ; ils ne font que pressentir les clartés que Pâques projettera sur la destinée humaine¹.

La mission essentielle de l'Ancien Testament à cet égard consiste non pas tant à décrire la victoire de Dieu sur la mort qu'à dénoncer en elle notre Ennemi. Il nous rend le service de la regarder avec lucidité, de dire son pouvoir et son horreur, et de lui opposer un refus résolu. Alors que tant de religions « flirtent » avec elle, ou ne cherchent qu'à l'esquiver ou à l'amadouer, l'Ancien Tes-

1. Ces pages ne relèvent que quelques aspects essentiels du témoignage de l'Ancien Testament sur la mort ; pour une étude plus complète on se reportera à l'exposé du R.P. H.-M. FÉRET, o.p., sur « La mort dans la tradition biblique » dans *Le mystère de la mort et sa célébration*, Centre de Pastorale liturgique, Ed du Cerf, Paris, 1951 (cf. encore Ph.-H. MENOUD : *Le sort des trépassés*, Cahiers Théologiques, Ed. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1945 ; R. MARTIN-ACHARD : *De la mort à la résurrection*, Ed. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1956 ; Divers : « Le sens chrétien de la mort », numéro spécial de *La Vie Spirituelle*, Paris, mars 1963, etc).

Les remarques qui suivent s'appuient principalement sur les prières des croyants telles que les psaumes 6, 7, 22, 31, 88, 102, 130, etc. *Es.*, 38, 9 ss ; *Jonas*, 2, 3 ss ; cf. sur ce point parmi d'autres études sur les psaumes, Dom H. DUESBERG, *Le psautier des malades*, Maredsous, 1952.

tament ose l'affronter et l'appeler par son nom. Il ne tente pas de la rendre supportable, il ne cède pas à l'illusion de l'apprivoiser, il proclame qu'elle n'a pas sa place dans l'œuvre créatrice de Dieu et que Jahvé n'a rien de commun avec elle. Dans un monde qui ne cesse, par les rites et les mythes, d'unir et de confondre les forces de vie et de destruction, le message vétéro-testamentaire fait entendre un « non » qui n'a rien perdu de son actualité et nous invite à nous demander dans quelle mesure nos traditions funéraires sont réellement inspirées par une foi biblique.

Le réalisme de l'Ancien Testament comme son intranquillité donnent tout leur sens aux paroles du Credo : « Jésus-Christ a souffert sous Ponce-Pilate, il a été crucifié, il est mort, il est descendu au séjour des morts ; le troisième jour, il est ressuscité des morts... ». Sur la croix, le Fils accepte d'être livré à une réalité qui est foncièrement étrangère à son Père, il devient captif d'un monde où Dieu n'est pas, il est seul face à l'Ennemi. Les déclarations vétérotestamentaires nous révèlent la densité de l'agonie de Gethsémani, des ténèbres du Vendredi Saint et du silence des heures qui ont précédé l'événement qui remet tout en question : l'apparition du Christ ressuscité à ses disciples.

*
**

Avec une terminologie empruntée au monde ambiant, les hommes de l'Ancienne Alliance évoquent cette zone souterraine, sombre et triste où règne la mort, qui s'appelle le (ou la) Sheôl en Israël, l'Arallu à Babylone et l'Hades chez les Grecs. On descend dans cet Enfer qui, pourtant, n'est pas encore la Géhenne, lieu de rétributions et de supplices : les trépassés s'y retrouvent pour mener une existence morne dans la poussière et les ténèbres. Le Sheôl est une maison d'éternité, « un pays sans retour », selon l'expression babylonienne, une fosse qui ressemble étrangement à un cachot ; les ombres qui le peuplent sont privées de tout ce qui donne du prix à la vie ; elles n'ont

plus ni force, ni activité ; elles ne connaissent ni la lumière, ni la joie ; elles n'attendent rien, elles n'espèrent rien. Elles n'ont ni passé, ni avenir ; elles sont vouées à l'oubli et au silence.

Le monde des morts est celui de l'impossible communication. La mort est avant tout disparition, solitude, absence ; le défunt, c'est le disparu, le délaissé, l'excommunié ; il ne peut entrer en relation avec qu'il que ce soit.

Ici apparaît, pour le croyant de l'Ancienne Alliance, le caractère particulièrement odieux de la mort. Le fidèle ne se résout pas à être séparé de son peuple et de son Dieu ; pour lui, l'enfer n'est pas les autres, mais leur absence.

Dans le Sheôl il n'est plus possible de prier Dieu, ni de s'associer aux chants de la communauté qui exaltent Jahvé au temple. L'existence des morts s'écoule en marge du sanctuaire et du culte ; elle est vouée à l'oubli et au néant, puisque Jahvé se désintéresse des ombres qui habitent dans les ténèbres.

La mort signifie de ce point de vue une contestation radicale de l'œuvre de Dieu, elle en fait apparaître l'absurdité. Jahvé se suscite un peuple qu'il maintient envers et contre tout à travers les siècles, et il laisse ses membres retourner, un à un, dans la poussière. Jahvé agit contre l'Égypte « à main forte et à bras étendu », il triomphe des Philistins, de Ninive et de Babylone, mais ne tente rien contre le Sheôl. Jahvé appelle Abraham, envoie Moïse, élit David ; l'Écriture énumère ses exploits, rappelle ses promesses, atteste sa fidélité, mais l'Histoire du Salut n'aboutit pour les croyants qu'à leur descente dans l'obscurité et le vide. La contradiction est trop éclatante entre l'Histoire Sainte et le sort final des fidèles pour que ceux-ci ne protestent pas contre la mort et ne supplient pas Jahvé de mettre un terme à ce scandale.

Mais la mort ne reste pas passive devant la création de Dieu, elle n'attend pas tranquillement ses victimes, elle n'est pas qu'une zone où règnent le silence et la nuit ; elle fait preuve, aux yeux des hommes de l'Ancienne Alliance, d'un extraordinaire dynamisme ; dans son impatience elle cherche à se saisir prématurément des témoins de Jahvé ; elle est une force déchaînée comme les grandes eaux du Chaos qui menacent continuellement l'œuvre de Dieu. Ce n'est pas sans raison que l'Ancien Testament la compare à un monstre insatiable à la gueule démesurément ouverte, et qu'il décrit le défunt sous les traits d'un noyé battu par les flots en furie. Les croyants connaissent en effet la virulence de la mort, son efficacité, ses ravages. Ils savent qu'elle s'empare d'eux et prend possession de leur corps et de leur âme ; ils sentent sa main se poser sur eux et les entraîner loin de Dieu et de son peuple. Ils voient en elle une puissance qui corrompt, isole et ruine tout ce qui tombe en son pouvoir. Les psalmistes assaillis par elle comme par une bande de vauriens, confessent qu'ils sont perdus si Jahvé n'intervient promptement ; ils vivent aux portes du Sheôl, d'où leurs appels déchirants, leurs cris répétés, leurs supplications, leurs disputes. Il leur faut convaincre Dieu que leur sort est en train de se jouer : Jahvé ne peut rester indifférent quand l'un des siens va disparaître dans les ténèbres et le silence !

*
* *

Car la mort n'intervient pas seulement à l'heure du trépas, elle s'acharne déjà lorsque pour une raison ou une autre l'homme ne peut pas vivre de la vie pleine, riche et abondante que le Créateur lui offre ; le malheureux, l'affamé, le vaincu, l'écrasé, le malade, le captif, le calomnié, même le pécheur, le coupable sont dès ici-bas ses sujets, puisque la vie authentique implique la force, la santé, la justice, la paix, la victoire, l'honneur, la liberté, la piété.

Nous retrouvons ici le réalisme biblique qui sait qu'une existence véritable ne peut se dérouler dans l'impuissance, l'iniquité et le désordre. Lorsque l'Ancien Testament décrit le défunt comme un être flasque et sans consistance, un être qui ne représente rien et qui est condamné à la solitude et à l'anonymat, un être sans signification et sans avenir, sans Dieu et sans prochain, ne fait-il pas un portrait saisissant de la condition de millions d'hommes aujourd'hui ? Les humains perdus dans la foule, numéros sans importance, privés de toute communion réelle, ne sont-ils pas des ombres parmi les ombres, vouées à un monde de ténèbres où règnent la violence et le mensonge ?

Le malade égaré dans une salle d'hôpital, l'innocent ignoblement accusé, le pauvre auquel personne ne prête attention, la veuve dont le droit n'est pas reconnu, l'étranger qui a dû s'exiler pour échapper à un régime policier, l'homme de couleur ou le Juif méprisé, tous ceux que la nation, le progrès, le parti ou l'intérêt ignorent, repoussent ou piétinent appartiennent déjà, dans la perspective vétérotestamentaire, au Sheôl ; leur existence n'a rien de commun avec la vie que Dieu a en vue pour ses enfants.

Les prières de l'Ancien Testament ne nous cachent pas la misère humaine, elles révèlent la véritable situation où l'homme se trouve acculé, mais elles disent aussi le seul recours possible contre les forces de destruction ; elle désignent Dieu comme le secours unique et suffisant du malheureux. Elles en appellent à lui, l'assiègent de leurs plaintes et de leurs demandes. Elles invoquent ses promesses, elles s'accrochent à sa Parole, elles commémorent ses délivrances passées, elles trouvent dans l'Histoire sainte une garantie de la bienveillance de Jahvé. Mais il arrive que Dieu ne réponde pas ; son silence se fait pesant, son éloignement devient intolérable. Avec Jérémie, avec Job, le psalmiste cherche un Dieu qui se dérobe, un Dieu dont l'attitude présente offre un démenti insupportable au passé de son peuple. Le croyant s'enfonce dans la nuit,

sans cesser d'en appeler à la fidélité de son Dieu, à sa grâce, à sa loyauté, témoin d'une foi qui espère contre toute espérance.

*
**

Sur la Croix, le Christ affronte seul la mort. Ses disciples ont fui et le renient, le Père se tait. Il est livré aux puissances du Sheôl sans que Dieu fasse un geste pour lui éviter ce calice. Il est venu pour cette heure où il doit découvrir l'horreur d'une communion rompue avec son Dieu, d'un « pourquoi » qui n'éveille aucun écho, d'un ciel qui demeure silencieux et fermé.

Il a accepté dès l'instant de sa vocation de boire cette coupe amère en descendant au Sheôl où Dieu n'est pas, pour que nous ne puissions jamais plus connaître pareil abandon. Il meurt pour que notre mort ne soit pas semblable à la sienne. Il s'est fait notre prochain jusque dans le Sheôl, pour que même dans la mort nous le découvriions avec nous. Il a été totalement désolé c'est-à-dire réduit à la plus atroce solitude pour nous consoler à jamais en assumant nos questions, nos luttes, nos souffrances et nos agonies.

Il a vécu la mort dont l'Ancien Testament dit la puissance et l'horreur pour qu'en mourant nous ne puissions mourir « que dans le Seigneur ». Tel est l'un des aspects du mystère adorable de Vendredi-Saint.

Robert MARTIN-ACHARD